

## **Après la rationalisation moderne de la médecine et de la morale, quelle éthique ?**

Ce qui nous préoccupe aujourd'hui, en particulier dans les travaux de ce séminaire, est une suite ou un effet du processus de rationalisation qui caractérise l'époque moderne. Le stade atteint dans les technosciences et en médecine permet non seulement de traiter et de réparer mais de transformer le vivant et l'humain. Un besoin de réponse éthique voire spirituelle s'exprime. Mais il convient de se demander quelle peut être cette réponse en distinguant au besoin une réponse simplement humaine et une réponse proprement chrétienne.

Pour contribuer à la réflexion sur ces questions, il faut s'efforcer d'abord de mieux comprendre la situation dans laquelle nous nous trouvons aujourd'hui tant en ce qui concerne les capacités atteintes dans l'activité humaine qu'à propos de l'éthique ou de la morale et de la religion.

Je reviendrai d'abord sur ce qu'il faut entendre par rationalisation en général ; j'essaierai ensuite de montrer ce que la rationalisation a produit en médecine ; je ferai de même en ce qui concerne l'éthique et la morale ; et j'espère alors pouvoir faire quelques remarques sur l'éthique et la religion dont on a besoin dans la situation présente.

### **I. La rationalisation dans les sociétés modernes.**

On doit à Max Weber, un sociologue, l'idée que la modernité est l'effet d'un processus historique de rationalisation qui entraîne le désenchantement du monde et la sécularisation des sociétés.

En choisissant de s'intéresser à ce processus, Weber prend ses distances avec les philosophies de l'histoire et du progrès caractéristiques du XIX<sup>ème</sup> siècle. Plutôt que d'élaborer une nouvelle philosophie de l'histoire ou une théorie évolutionniste définissant globalement le destin des sociétés, Weber choisit d'étudier particulièrement la rationalisation qui affecte les sociétés occidentales, en historien et en sociologue plutôt qu'en philosophe.

Cette rationalisation commence en Occident au temps de la naissance des sciences modernes, mais cela ne signifie pas qu'elle s'explique par la seule influence de la science et de la technique. Elle implique d'autres facteurs et se manifeste sur d'autres terrains. Elle se manifeste surtout dans l'économie et dans la formation des États modernes. L'éthique protestante y joue un rôle<sup>1</sup>. Celle-ci se caractérise par une attitude rationnelle du croyant à l'égard du problème de son salut qui consiste à se comporter de manière à la fois ascétique et active dans ce monde : agir en vue du succès dans le monde sans chercher à jouir du monde ni chercher sa fin dans ce monde. Le croyant cherche dans le succès le signe d'un salut qui n'est pas de ce monde. Cette façon d'agir dans le monde est elle-même rationnelle et elle est un facteur et une expression de la rationalisation.

Il est clair que pour Weber la rationalisation relève aussi d'une éthique. Elle ne procède pas seulement de la science et de la technique parce que leur développement

---

<sup>1</sup> Max Weber : *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*. Paris, Plon, 1964.

suppose aussi l'attitude éthique de l'action en vue du succès. La rationalisation est un processus global dont les premières manifestations précèdent les premiers développements de la science moderne et ce développement est lui-même favorisé par des orientations prises en économie, en politique ou dans l'éthique et la religion.

Ces remarques sont trop générales et rapides, mais je ne peux m'arrêter davantage. Il s'agissait simplement de voir qu'il ne suffit pas d'opposer l'éthique à la science. Se manifeste aujourd'hui un besoin d'éthique. Mais on ne peut se contenter de dire « éthique ! éthique ! ». Il faut comprendre quelle éthique est nécessaire par rapport à celle qui a pu inspirer tout le développement moderne. Et pour cela il faut regarder de plus près ce que la rationalisation a produit.

## **II. Les grandes étapes de la rationalisation de la médecine moderne.**

Un aspect important de l'effervescence éthique actuelle est qu'elle se manifeste avant tout dans et à propos des secteurs dits d'éthique appliquée. Un effet majeur de la rationalisation est la sectorisation des activités humaines qui fait que le besoin d'éthique lui-même s'exprime par secteur. Pour comprendre ce que cela signifie, regardons le cas de la médecine. De quelle manière la santé est-elle devenue un secteur d'activité dans la société ? La sectorisation est un processus de différenciation. Comment la médecine est-elle devenue un secteur différencié d'activité ?

1. Dans les sociétés anciennes, les activités de soin peuvent déjà être considérées comme un secteur d'activité économique. Mais il faut l'entendre au sens d'activité se tenant dans le foyer, dans la sphère domestique. La naissance, la mort, la maladie sont des affaires domestiques avec appel éventuel à des intervenants extérieurs : guérisseur, prêtre, sage-femme, médecin. Au sein de la maison, les activités de soin ne constituent pas un secteur d'activité distinct.

2. Un premier facteur réel de différenciation est d'ordre social. Dans la mesure où se développe un savoir-faire dans le domaine médical existe une corporation ou une profession de spécialistes qui s'organisent et normalisent leur pratique. On peut parler d'un secteur d'activité dans la société ; mais il n'a pas de base matérielle ni technique. Sa base est purement sociale. Ce qui le réunit, c'est un savoir-faire et une déontologie, une éthique du soin prudent et sage, l'essentiel étant fait non par l'action des médecins mais par la nature que l'on soigne. On peut se demander dans quelle mesure la rationalisation va faire évoluer cette éthique. Il est vraisemblable qu'à l'époque moderne une éthique de la recherche du succès l'a emporté sur une éthique du soin prudent de la nature : la médecine a recherché les moyens de réussir elle-même à guérir plutôt que d'aider seulement la nature à se guérir elle-même.

3. Dans cette perspective sans doute la médecine est devenue scientifique, ce qui n'est vraiment acquis qu'à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle. Si les sciences modernes naissent au XVII<sup>ème</sup> siècle, la biologie et les sciences du vivant, qui entendent pénétrer l'organisation du vivant et comprendre sa genèse n'apparaissent qu'au XIX<sup>ème</sup> siècle. La compétence médicale devient compétence scientifique. Les historiens des sciences parlent de rupture ou de révolution. Les jugements de G. Canguilhem ont varié : il lui semble finalement que la révolution s'effectue davantage dans l'œuvre de Pasteur que

dans celle de C. Bernard qui théorise le changement plus qu'il ne l'effectue réellement<sup>2</sup>. Si la biomédecine naît au XIX<sup>ème</sup> siècle, la médecine de terrain demeure assez longtemps éloignée d'elle. Ce n'est qu'au cours de la première moitié du XX<sup>ème</sup> siècle aux USA, en Angleterre et en Allemagne, et après la seconde guerre mondiale en France, que les médecins sont formés par la médecine scientifique. La médecine devient un secteur d'activité dont la base n'est plus seulement sociale et éthique mais consiste en une science objective<sup>3</sup>.

4. Une nouvelle étape semble être franchie à la fin du XX<sup>ème</sup> siècle. A l'époque moderne, l'économie est le domaine par excellence de la rationalisation. Avec le concours des sciences et des techniques, l'économie devient une activité de production sur une base industrielle. Son lieu n'est plus le foyer mais l'entreprise qui met en œuvre les techniques de production. Au XIX<sup>ème</sup> siècle, l'industrialisation dépend d'abord des sciences physiques. La médecine devenue scientifique devient elle aussi industrielle au XX<sup>ème</sup> siècle. Jusqu'au milieu du XX<sup>ème</sup> siècle la connaissance du vivant est la connaissance de son métabolisme ; elle permet le développement d'une industrie chimique et biochimique et les premiers développements d'une industrie du médicament. Mais c'est au cours de la seconde moitié du XX<sup>ème</sup> siècle que se produit le tournant décisif. La connaissance du vivant est désormais avant tout génétique et moléculaire. La santé devient un secteur de production industrielle avec le développement du génie génétique, des biotechnologies et de la médecine hospitalière. La pratique de la médecine a désormais son lieu principal non dans le foyer ou dans le cabinet du médecin mais à l'hôpital pour des interventions lourdes de réparation, de rétablissement des fonctions biologiques qui supposent toute une industrie produisant des instruments sophistiqués. Dans cette transformation, la médecine de soin ne disparaît pas ; demeure une tension entre médecine scientifique et technique et médecine classique. Mais globalement, la médecine n'est plus simplement scientifique, elle est technoscientifique.

Je n'entre pas davantage dans le détail de cette histoire. En médecine comme ailleurs la rationalisation a sans doute commencé sous l'influence d'une éthique incitant à rechercher méthodiquement le succès. De fait la pratique médicale est devenue scientifique et technoscientifique. Dans cette évolution, ce qui est déterminant est que la santé est devenue un secteur distinct d'activité non seulement socialement mais objectivement et techniquement. Ce secteur est un domaine d'opération techniquement spécifique. L'ambiguïté de l'usage du terme « opération » en médecine est particulièrement significative. Ce domaine suppose tout un secteur particulier de production industrielle. Du point de vue éthique, il apparaît comme un secteur d'éthique appliquée. Mais parler ainsi n'explique pas la nouveauté du problème éthique.

Comment faut-il apprécier éthiquement cette transformation moderne et contemporaine de la médecine ? Avant de répondre, il faut encore voir les effets de la rationalisation sur l'éthique elle-même.

---

<sup>2</sup> Anne-Marie MOULIN : « La médecine moderne selon Georges Canguilhem » in *Georges Canguilhem. Philosophe, historien des sciences*. Actes du colloque des 6-8 décembre 1990, Paris, Albin Michel, 1993.

<sup>3</sup> Sur ces questions, j'ai consulté plusieurs chapitres de E. HIRSCH : *Traité de bioéthique*, Tome 1, Paris,

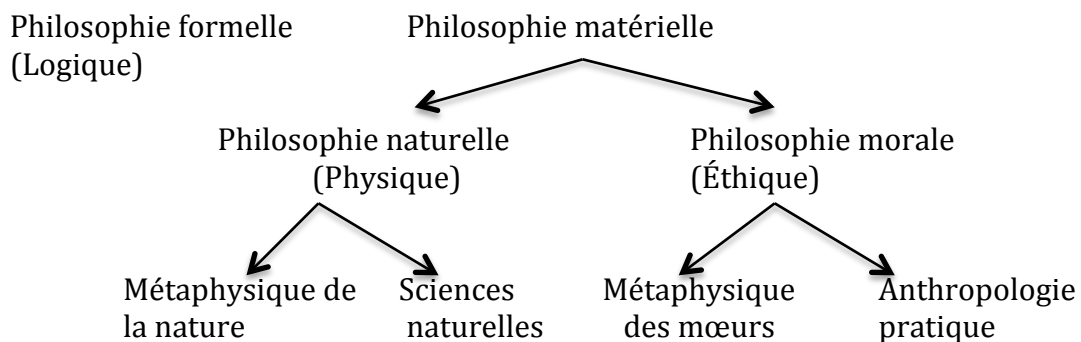
### III. Ce que donne la rationalisation en éthique.

La rationalisation affecte aussi l'éthique elle-même. Elle est encouragée par une éthique particulière, celle qui recommande d'agir en vue du succès. Et en même temps elle transforme l'éthique elle-même. Je ne peux pas ici retracer toute l'histoire de l'éthique à l'époque moderne. Je vais prendre l'éthique kantienne comme l'expression la plus typique de l'éthique nouvelle rationalisée. Je ne soulignerai que quelques traits majeurs et significatifs compte-tenu de la problématique de ce séminaire. Cela permettra par anticipation de situer le besoin contemporain d'une éthique nouvelle.

#### 1. L'application de l'analyse critique kantienne à la raison pratique.

La rationalisation est basée sur une pratique de l'abstraction et par suite de la distinction voire de la séparation. Elle est analytique. C'est pourquoi comme nous l'avons vu, elle conduit à une sectorisation de l'activité. En éthique elle se traduit par la distinction de la raison pure et de la raison pratique, de la raison pure pratique (la morale) et de l'anthropologie, de la morale et de la religion.

Une nomenclature de la philosophie devenue commune à la fin de l'antiquité distingue la Physique, l'Éthique et la Logique. Dans *Fondation de la métaphysique des mœurs*<sup>4</sup>, Kant réinterprète cette nomenclature en la présentant de manière dichotomique :



Kant explique ainsi le principe de ces distinctions : « Je me borne ici à poser la question de savoir si la nature de la science n'exige pas que l'on isole toujours avec soin la partie empirique de la partie rationnelle et que l'on fasse précéder la physique proprement dite (empirique) par une métaphysique de la nature et l'anthropologie pratique par une métaphysique des mœurs qui, l'une comme l'autre, devraient être épurées scrupuleusement de tout élément empirique – cela en vue de savoir tout ce que la raison pure serait capable de faire dans les deux cas » (p. 53).

Kant entend donc qu'il y a science aussi bien quand il s'agit de connaître la nature que quand il s'agit de la pratique humaine et donc d'éthique ou de morale. Pour lui la rationalisation exige la séparation de l'empirique et du rationnel, de ce qui relève de l'expérience et de ce qui relève de la raison pure. La rationalisation suppose une épuration de la raison. Elle se fait en séparant l'empirique et le rationnel, une science pure et abstraite d'une science empirique. La science pure de la nature est la métaphysique de la nature, la science pure des mœurs est la morale.

<sup>4</sup> Voir soit Kant : *Fondements de la métaphysique des mœurs*, Paris, Delagrave, 1965, Trad. Delbos, soit Kant : *Métaphysique des mœurs I. Fondation, Introduction*, Paris, Garnier-Flammarion, 1994, Trad. A. Renaut, version citée ici.

## 2. L'autonomie de la raison pratique.

La distinction, dans le domaine pratique, de la morale et de l'anthropologie pratique, ne vient pas seulement de l'exigence générale de séparation de l'empirique et du rationnel. L'application de cette exigence dans la connaissance de la nature conduit à reconnaître les limites de la raison dans la connaissance théorique de la nature. Au niveau d'une connaissance pure a priori de la nature, nous n'avons pas accès à une véritable connaissance du monde, de l'âme et de Dieu. Par suite les principes d'une morale ne peuvent découler de la connaissance de la nature et de la métaphysique. Les éthiques anciennes admettaient que l'éthique dépendait de la physique. La rationalisation de l'éthique est conduite à rechercher un fondement de l'éthique indépendamment de la physique donc à distinguer au niveau de la raison pratique la morale ou métaphysique des mœurs qui doit nous donner ce fondement et l'anthropologie pratique qui est la science de l'application de la morale.

## 3. La morale ou éthique purement rationnelle.

La limitation des capacités de connaissance dans le domaine théorique n'empêche pas d'essayer d'être parfaitement rationnel en éthique. Au contraire, reconnaître nos limites dans la connaissance métaphysique permet d'accéder à une éthique plus rationnelle que les éthiques anciennes. Cette éthique est appelée par Kant métaphysique des mœurs ou morale ; rationaliser l'éthique, c'est la transformer en morale et en droit. Mais que suppose en éthique la séparation du rationnel et de l'empirique, de la morale et de l'anthropologie ? « Ainsi, écrit Kant, non seulement les lois morales, y compris leurs principes, se distinguent essentiellement, dans toute connaissance pratique, de tout ce qui contient quelque chose d'empirique, mais toute philosophie morale repose entièrement sur sa partie pure et, appliquée à l'homme, elle se garde de faire le moindre emprunt à la connaissance de celui-ci (anthropologie) » (p. 54). L'exigence de rationalité en éthique conduit à faire abstraction de l'homme. Kant écrit encore : « Le fondement de l'obligation ne doit pas ici être cherché dans la nature de l'homme, mais a priori uniquement dans les concepts de la raison pure » (p. 54). La morale pure kantienne n'est pas une morale de l'homme ni pour l'homme, mais une morale de l'être raisonnable. Kant explique encore qu'on n'a besoin d'anthropologie que quand il s'agit d'appliquer la morale à l'homme, non quand il s'agit d'en définir les principes (p. 85). L'activité médicale nous apparaît comme un domaine d'application de l'éthique ; pour Kant, l'homme lui-même n'est qu'un domaine d'application de la morale de tout être raisonnable. L'exigence de rationalité appliquée de manière indépendante à l'intérieur du domaine pratique conduit à faire abstraction de l'homme lui-même et de sa nature pour définir les principes a priori de la moralité. Cela signifie que la morale ne prend pas en compte le bonheur dans sa compréhension du bien. Il n'y a pas de devoir de rechercher le plaisir ou le bonheur. La fin de l'homme n'est pas le bonheur mais la moralité elle-même.

4. Une telle compréhension de la morale conduit à une autre séparation, entre morale et religion. La rationalisation moderne ne s'accomplit dans le domaine pratique qu'en distinguant les fins de l'éthique et celles de la religion. Cela ne veut pas dire que la religion est exclue de la rationalité. Au contraire. Tout comme la séparation de la physique et de l'éthique permettait la rationalisation de celle-ci, la séparation de

l'éthique et de la religion permet, selon la formule de Kant, de concevoir une religion dans les limites de la simple raison<sup>5</sup>.

La fin de la religion est le salut. Le salut n'est pas le bonheur mais c'est une fin intéressée comme le bonheur ; c'est pourquoi il n'entre pas dans le champ de la morale pure. Le salut n'est pas la simple sauvegarde de soi, la conservation de soi et de sa santé. Kant pense ici en héritier du christianisme et de toutes les religions pour lesquelles le salut est au-delà de tout ce que peuvent être la vie et la santé des vivants sur terre. Le salut n'est pas conservation de la vie telle qu'elle fut jusqu'à présent mais nouvel état de vie à atteindre au-delà de l'état de vie présent. Il est de l'ordre de ce que l'on peut espérer. Tel est l'ordre du souci proprement religieux mais dans lequel il est possible aussi d'être rationnel.

Je n'entre pas davantage dans les propos de Kant concernant une religion purement rationnelle. Je note seulement que pour Kant l'éthique pensée à partir d'une morale purement rationnelle se constitue en faisant abstraction de l'homme, de sa préoccupation pour le bonheur et pour le salut.

Une telle élaboration de l'éthique répond sans doute – il faudrait le montrer – à l'impulsion éthique qui a joué dès le départ dans le processus de rationalisation. Le renoncement à la vie contemplative, l'investissement dans l'action pour le succès et la réussite, l'ascétisme méthodique dans l'action, l'attitude de simple attente à l'égard d'un salut dont on ignore s'il nous échoie semblent en effet correspondre à la compréhension kantienne globale de l'existence. Mais cela ne veut pas dire que la morale kantienne doive être considérée comme protestante, c'est-à-dire comme l'éthique d'une confession religieuse particulière. La rationalisation implique clairement au contraire une constitution autonome scientifique ou philosophique de la morale.

#### **IV. Retour de l'éthique, de la religion ? Mais quel retour ? Quelle éthique ? Quelle religion ?**

Depuis les années 80 du dernier siècle, il est question d'un retour à propos de l'éthique, de la religion ou de la spiritualité. Je n'ai pas besoin, je pense, de justifier cette affirmation. Elles sont invoquées de multiples manières, notamment au regard des questions elles-mêmes reconnues comme éthiques qui se posent dans différents domaines d'activité. Ces appels se produisent parce que, dans ces domaines de plus en plus autonomes, différents et puissants, l'application de la morale rationnelle et du droit ne vont plus de soi et ne semblent plus suffire.

Au regard de ce que j'ai développé précédemment, je ferai seulement ici quelques remarques visant une meilleure compréhension de ce qui est en train de se passer et indiquant ce qui devrait être l'objet d'une réflexion plus approfondie.

1. Comme nous venons de le voir, le besoin contemporain d'éthique signifie d'abord que la morale moderne rationnelle et abstraite ne répond pas à ce besoin. Il ne s'agit pas seulement d'un retour à cette morale et au droit qui auraient été oubliés.

Une éthique de style plus ancien, éthique de la vertu ou du bien, éthique orientée vers la perfection de l'être conviendrait-elle mieux ? On parle volontiers de retour de l'éthique ou de la religion dans cette perspective. Mais quand on cherche à définir le bien ou la fin comme principes, on tombe également dans l'abstraction. C'est pourquoi le

---

<sup>5</sup> E. Kant : *La religion dans les limites de la simple raison*. Paris, Vrin, 1965, Trad. J. Gibelin.

souci du bien ou du salut qui conserve toute sa valeur ne répond pas au problème posé dans la situation actuelle.

Si s'exprime aujourd'hui un considérable besoin d'éthique, c'est en raison de l'inadéquation des éthiques de la tradition occidentale.

## 2. L'ambiguïté d'un retour.

Les expressions « retour de ou à l'éthique » et « retour du religieux » sont ambiguës. La situation créée par la rationalisation moderne est originale, inédite. On ne peut parler seulement du retour d'une éthique que ce soit un retour de la morale et du droit qui auraient été négligés ou oubliés ou d'un retour d'une éthique de style plus ancien qu'on oppose souvent comme téléologique à la morale moderne qui est déontologique. Penser en termes de retour d'une éthique déjà existante, c'est se dispenser de la réflexion éthique indispensable aujourd'hui comme hier sur une situation historiquement nouvelle.

On peut parler d'un retour de la réflexion éthique dans la mesure où les acquis des éthiques anciennes et modernes s'avèrent insuffisants ou inadéquats. Ceci vaut également pour la religion. Même si elle repose sur une foi et sur un dépôt révélé, une religion ne peut se passer de réflexion au niveau précisément de la médiation qu'elle exerce dans un contexte humain.

## 3. Une compréhension de l'éthique comme application de principes remise en question ?

Quoiqu'il en soit de la distinction entre éthique téléologique et éthique déontologique, il y a un modèle commun et persistant des éthiques depuis Platon dont la trace se trouve dans la notion d'application toujours en usage aujourd'hui puisque l'on parle des domaines d'éthique appliquée. L'éthique en générale, qu'elle soit éthique du bien ou éthique du devoir se comprend comme application de principes à une pratique. Cette idée va de pair avec l'idée qu'il est possible de hiérarchiser les principes et avec la distinction entre éthique générale ou fondamentale et éthique appliquée.

D'où vient la notion d'application ? Je ne peux pas entrer dans les détails d'une recherche à ce sujet qu'il serait important de faire. C'est une notion de science. On peut remonter jusqu'à Platon : l'Idée est une règle ou une mesure qui s'applique à la chose mesurée. Son usage en éthique signifie que l'éthique est considérée comme une science. Il y a une différence entre raison théorique et raison pratique, entre connaissance et action, mais la raison n'en fonctionne pas moins de la même manière dans les deux cas : elle suppose des principes qui s'appliquent. Les concepts s'appliquent dans la connaissance, les lois s'appliquent dans la pratique. Et pour que l'application soit possible, les principes doivent se hiérarchiser du plus général au plus particulier.

Ce modèle selon lequel se comprenait l'éthique ne convient plus, ce qui veut dire que l'éthique ne peut plus se comprendre comme science, comme hiérarchie de principes ni comme application. En fait l'éthique traditionnelle se comprend comme application des principes au cas. L'éthique appliquée dont on parlait plutôt au singulier qu'au pluriel est une casuistique. Aujourd'hui, on ne peut se contenter de distinguer les principes et les cas auxquels ils s'appliquent. On distingue des domaines d'application, on parle d'éthiques appliquées au pluriel. Les cas relèvent de domaines différents. Nous avons montré comment ces domaines se constituaient progressivement par sectorisation des activités humaines. Parler d'application n'est plus adéquat parce que dans le domaine de l'application, les principes éthiques rencontrent des normes spécifiques à l'organisation du domaine. Parler de hiérarchie n'est plus adéquat non plus

car les principes ne peuvent s'appliquer sans prendre en compte les interactions du domaine avec les domaines voisins. Les activités humaines ont atteint un degré de complexité tel que le modèle classique de l'éthique ne convient plus.

#### 4. L'éthique en position médiatrice ?

Les deux évolutions résultant de la rationalisation dont nous avons parlé vont en sens contraires. L'éthique moderne s'est rationalisée dans le sens d'une plus grande abstraction et généralité tandis que les activités humaines se rationalisent en se différenciant et en donnant lieu à des secteurs d'activité de plus en plus spécialisés. L'écart ne devient-il pas trop grand entre la morale de l'être raisonnable et l'activité telle qu'elle s'organise concrètement ? N'est-ce pas dans cet écart que se manifeste le besoin d'éthique ? L'éthique dont il est besoin se situerait entre la morale des principes et le terrain à chaque fois particulier de l'action.

Entre raison pure et raison appliquée que Kant cherche d'abord à séparer, il y a un entre deux qui pourrait bien être anthropologique. Kant l'a reconnu dans une certaine mesure car pour lui il n'y a pas seulement une anthropologie pratique mais une anthropologie pragmatique où l'humain n'est pas seulement regardé comme un domaine d'application de la morale. L'anthropologique n'est pas seulement ce à quoi s'applique les principes d'une morale de l'être raisonnable, mais ce dans quoi et à travers quoi ces principes s'appliquent. L'anthropologique, ce n'est pas simplement la nature humaine mais c'est la réalité humaine en tant qu'elle suppose la condition humaine naturelle et culturelle, l'histoire humaine, la communication et l'interdépendance des activités humaines. Pour faire bref, on devrait parler du contexte humain. Toute application de principes dans un domaine d'activité se fait en contexte humain. Le besoin actuel d'éthique semble naître là, dans le contexte médiateur de toutes les activités humaines.

Ce que nous cherchons, semble-t-il, c'est à comprendre ce que pourrait bien être une éthique du milieu de l'existence humaine.

Hubert FAES  
12-02-14